



ESSAIS ET RÉFLEXIONS

La science en personnes

Paul Bleton

Institut Jacques-Couture

Sciences humaines,
lettres et communication,
UNIVERSITÉ TÉLUQ



- Mais, il y a une erreur dans votre titre ! Ce **s** superflu...
- Pas une erreur, une sorte d'errance. Je me demandais quelle voix singulière pourrait faire entendre l'Institut Jacques-Couture. En-deçà des thèmes « accueils, échanges, sociétés » qu'il s'est donné, en-deçà des réflexions qu'ils suscitent en se frottant à l'actualité de la migration et des parutions, de quelles manières pense-t-il accueillir lui-même, échanger et créer du lien social dans et par ses débats ?
- Pourquoi pas ? Mais ça n'explique pas votre **s**.
- Si, vous allez voir. Pour amorcer la discussion, voici un vagabondage, quelques réflexions de nature pragmatique sur cette voix qu'il s'agit de placer pour qu'elle trouve son bon registre.
- Pragmatique ?

Oui, en considérant la question sous un angle langagier. Non pas pour présenter une typologie des discours scientifiques en fonction de leurs destinataires – textes de recherche pour des chercheurs à degrés divers de spécialisation, textes didactiques destinés aux étudiants, textes de vulgarisation pour le grand public. Mais plutôt pour contraster au discours scientifique hégémonique en *il*, pronom impersonnel emblème de la neutralité et de l'objectivité, d'autres formes possibles, en *je*, en *tu* et en *nous*. Vous saisissez ? La science en plusieurs personnes...

La science en il

- J'aimerais bien un petit exemple...
- Ça risque d'être un peu long, un peu technique...
- Dites, je ne suis pas idiot...

Loin de moi cette idée. Si l'on en croit les protocoles de rédaction des revues savantes et les manuels de manuels de rédaction technoscientifique, l'expression de la science est très fortement codifiée. Même si aux yeux du profane et du néophyte la multiplication des néologismes et des sigles semble barbelier le discours, la rédaction scientifique entre pairs est censée viser la transparence.

Tout d'abord, grâce à une standardisation des procédures de présentation et de démonstration. Auteurs et lecteurs connaissent la convention, ils la partagent. Ses fondements sont souvent encapsulés dans le sigle IMMRA^D qui représente les parties que doit nécessairement comporter un article scientifique pour répondre aux normes de l'American National Standards Institute (ANSI Z 39 16-1972) : *Introduction, Material and Methods, Results and Discussion*. Ces normes ont beau être d'origine américaine, toutes les revues savantes les appliquent. Même si chaque discipline a évidemment ses propres exigences particulières, voici le plan à suivre :

Introduction :

Cadre général du sujet;

Problème dans sa particularité;

But.

Matériel et méthodes :

Matériel d'étude (il doit être pertinent pour le but poursuivi par l'étude);

Méthode suivie (c'est le cœur de l'argumentation).

Résultats :

Texte, tableaux et illustrations (qui doivent non seulement être précis et lisibles, mais aussi être congruents au but et à la méthode).

Discussion :

Réponse à la question initiale (généralement, la dernière phrase de l'introduction).

-
- Je comprends, ce sont les conventions du genre, comme dans un *thriller* ou un Harlequin...
 - Oui. Mais la conventionnalisation ne s'applique pas seulement à la construction des genres de la communication scientifique (comme l'article, la note, la lettre à l'éditeur, la note de lecture et le compte-rendu, la synthèse, etc.) mais aussi aux phrases elles-mêmes. Bref rappel : le discours technoscientifique destiné à des pairs, c'est-à-dire le discours savant, a pour principale caractéristique pragmatique de mettre l'accent sur ce dont on parle (le référent). C'est dire que ce discours n'est ni personnalisé, c'est-à-dire centré sur celui qui le tient, ni vulgarisateur ou pédagogique, c'est-à-dire centré sur celui qui le reçoit. L'effacement du locuteur devant le référent a pour conséquence directe *l'impersonnalité* du style du discours technoscientifique, une impersonnalité qui n'est pas spontanée. Le pronom *je* doit disparaître, ce qui est une affaire linguistique¹.
-

D'où une première stratégie qui consiste à le remplacer par *nous* et *on* :

j'en conclus donc...

→ on en conclut donc....

Une deuxième stratégie consiste à user des verbes convenus couplés aux pronoms de modestie, ce qui permet de cacher l'auteur tout en laissant transparaître son travail intellectuel de recherche et d'exposition :

¹ L'étude de référence sur l'approche linguistique du français technoscientifique reste celle de Rostilav Kocourek, *La Langue française de la technique et de la science* (1982). En matière d'analyse du discours, c'est à Pierre Ouellet, *Voir et savoir : la perception des univers du discours* (1992) qu'on peut continuer à se référer.

chercher à, faire l'hypothèse que, admettre ; s'apercevoir, noter, constater, voir, remarquer ; supposer, induire, estimer, traiter, vérifier ; aborder, présenter, montrer, conclure, etc.

Mais c'est encore préserver la personne, fût-elle cachée. L'impersonnalité va un cran plus loin dans le processus d'*impersonnalisation*. Une troisième stratégie consiste donc à recourir à des expressions toutes faites permettant de contourner tout pronom personnel : *soit [le cas de]..., ce qui conduit à... ; nul doute que..., à vrai dire...,* et ces expressions impersonnelles en *il* tout à fait adaptées pour réduire la présence de l'auteur : *il convient de se demander si..., il sera préférable de..., il est probable que...,* etc. Tout comme le passif : *il a été démontré plus haut que..., l'étude a été réalisée dans le cadre de... ou son ergatif : le phénomène s'observe lorsque..., la manipulation se fait dans telles conditions,* etc. Les voies de contournement sont nombreuses. Pour éviter <[ils] [isolent] [de l'éthylidène]>, outre la tournure passive *l'éthylidène est isolé...*, que diriez-vous de :

l'éthylidène isolé... – adjectivisation

isoler l'éthylidène... – infinitivisation

l'isolement de l'éthylidène... – substantivisation

l'éthylidène s'isole... – ergativisation pronominale

l'éthylidène peut être isolé... – ergativisation modale²

Pas d'agent, mais pas d'auteur non plus (surtout s'il s'agit du même individu), c'est l'anonymisation du récit technoscientifique : pronoms de modestie, expressions limitant le recours aux pronoms personnels, tournures au participe, au gérondif, à l'infinitif mais surtout, surtout, le *il* impersonnel.

-
- Je confirme : ce n'est pas de la poésie ! Mais surtout, est-ce que ça n'exige pas du lecteur une traduction, de passer d'une formulation abstraite à un scénario concret – un agent qui exécute une action dans une situation particulière ?
 - C'est vrai. Et ce n'est pas tout ! Je vous dis quelques mots de la concision, beaucoup d'informations livrées en relativement peu de mots ?
-

Si la phrase peut se transformer en un nom ou en un adjectif, rien n'empêche de l'intégrer alors dans une autre phrase :

le rapport a été envoyé
 + les échantillons ont été envoyés en même temps que le rapport
 + ainsi, vous comprendrez mieux <que>
 + cette découverte est importante

² Exemple emprunté à Pierre Ouellet (1992).

= l'envoi simultané des échantillons et du rapport permettra une meilleure compréhension de l'importance de cette découverte.

Les phrases simples peuvent toutes devenir des noms (avec leur complément), voire avec de menus aménagements :

les racines pourrissent
→ *le pourrissement des racines;*

la coquille est complètement dissoute
→ *la dissolution complète de la coquille.*

Les propositions relatives explicatives sont fréquemment remplacées par des adjectifs :

un écran de nylon qui filtre
→ *un écran de nylon filtrant;*

un sel qui peut être dissous
→ *un sel soluble.*

Et le nom régissant ce nouvel adjectif peut à son tour disparaître, transformant l'adjectif en nom :

le dispositif qui interrompt le passage du courant → le dispositif interrupteur
→ *l'interrupteur;*

une machine qui distribue → une machine distributrice
→ *une distributrice.*

-
- Avouez que le « sel soluble » a plus de chic que le « sel qui peut être dissous ».
 - J'avoue. Mais la réduction verbale ne s'arrête pas là. Si la concision est une règle d'écriture convergeant avec la transparence et l'impersonnalisation, elle met sur la voie d'une dernière contrainte, en aval, dont la communication scientifique doit tenir compte : la nécessité de pouvoir aussi facilement et rapidement que possible repérer l'information pertinente...
 - Surtout dans une masse documentaire stockée !
 - Exact. Mais la concision ne s'appliquait qu'aux phrases du texte savant alors que la facilitation de ce repérage implique de réduire le texte lui-même, de s'en faire une représentation fidèle mais amenuisée, schématique mais parlante : une réduction à son adresse (titre, auteur, support de parution) et à son résumé fonctionnel (l'abstract, qui donne une image simplifiée du texte, son noyau informatif).

- Et ce que permet le numérique en matière de repérage de l'information pertinente à partir de cette double réduction du texte savant...
- Inutile ici de beaucoup élaborer, sinon pour rappeler ce qu'on doit à nombre de techniques intellectuelles préalables, expérimentées bien longtemps avant l'informatique.

Outre les techniques de résumé, Sylvie Fayet-Scribe³³ (1997) propose un bref *historique* de l'indexation, de la classification, des encyclopédies, des dictionnaires et des outils de recensement comme les répertoires, les annuaires, les chronologies; et aussi les moyens de retrouver non l'information elle-même mais les références du document comme les bibliographies et les catalogues.

-
- Si les scientifiques se sont donné une norme formelle, il devait y avoir une bonne raison, non ? Vous parliez de transparence pour la communication entre pairs. C'est ça qui justifie les conventions de ses différents genres et tous ces efforts langagiers d'impersonnalisation et de concision,
 - Certes, mais l'accessibilité révèle un autre objectif, plus immédiatement institutionnel. La transparence n'est que l'une des manières d'obtenir l'aval de la communauté savante qui, seule, accorde (ou non) le statut de scientificité au texte savant. Durant la recherche proprement dite, au moment où il commence à avoir des résultats à diffuser, le chercheur se fait communicateur...
 - ... Oui, je sais. Il participe à des séminaires, des congrès, des colloques. Sa proposition écrite doit d'abord convaincre un comité d'arbitrage. Puis, accepté, il présente ses résultats et ses idées graphiquement (par une affiche) et/ou verbalement (par une communication, elle-même souvent soutenue par un PowerPoint).
 - Exact. En outre, c'est par rapport à ses premiers résultats de recherche que se fonde sa communication; c'est le chercheur qui propose les termes de la discussion, confronte directement ses collègues, voire ses compétiteurs – que ses interlocuteurs acceptent ou récusent ces termes. Ce mode en présence encourage les questions d'éclaircissement, les demandes de précision, il suscite le débat, voire la controverse scientifique. De tels échanges permettent d'établir des contacts avec des partenaires en vue d'éventuelles collaborations. Par ailleurs, la publication des actes ou la captation des interventions pour diffusion sur la Toile pérennisent cette forme fugace de communication orale.
 - J'ai bien conscience de tout ça. Je peux même y ajouter qu'à l'étape suivante, une fois ses résultats obtenus, le chercheur, conforté par la réception encourageante de son travail dans son milieu de recherche, soumet un texte à la publication, dans une revue ou dans un ouvrage collectif.
 - Lors de cette phase, le processus d'acceptation est plus formel encore. Il s'agit du mode le plus prestigieux de la diffusion de la recherche : parce que la structure éditoriale garantit un contrôle de qualité scientifique

³³ Du Groupe interuniversitaire de recherche en sciences de l'information et de la communication (GIRSIC). Par ailleurs, c'est sous forme romanesque dans *La Table des matières* (2007) qu'elle vulgarise sa réflexion sur ces techniques intellectuelles.

du texte publié, que la publication constitue une mémoire, archivable, mise à la disposition du lectorat visé par des bases de sommaires et des bases bibliographiques.

- Et encore, vous ne dites rien de la scientométrie...
- Merci de me le rappeler. Si en amont s'impose le double filtrage des comités scientifiques de colloques et conférences ainsi que des comités de lecture (revues, ouvrages collectifs), en aval le texte doit affronter des débats publics ultérieurs⁴ et l'évaluation scientométrique. Depuis les années 1970, afin de rendre le processus de reconnaissance le moins subjectif possible, et la caution de scientificité le moins questionnable possible dans la communauté savante, la scientométrie élaborée par le physicien Derek J. de Solla Price (1970, 1976) quantifie l'influence de tel article sur ces débats ultérieurs en comptant le nombre de citations. Consensus institutionnalisé : cette mesure de l'importance des auteurs et des revues par l'analyse chiffrée des citations et l'analyse des mots associés sert de plus en plus à évaluer chercheurs et revues eux-mêmes.

La science en *Je*, en *tu* et en *vous*

- En fait votre vagabondage ne fait rien découvrir de nouveau. Vous vous contentez de décrire ce que l'on doit faire.
- Permettez, permettez ! « Ce qui se fait », ou plutôt « ce qui devrait s'universaliser »...
- Je ne comprends pas votre pirouette.
- Ce que je veux dire, c'est qu'il y a un coût associé à cette méfiance militante de la science en il impersonnel pour toute autre forme, pour toute autre personne, pour tout autre conception de la connaissance.
- Militante ?
- Oui, c'est vous-même qui avez dit « ce que l'on doit faire » : une seule expression autorisée, faisant autorité, une seule science en il impersonnel alors que la simple observation révèle non seulement d'autres formes de discours scientifiques mais aussi leur tolérance au il impersonnel et leurs arguments pour résister à sa prétention hégémonique.
- Je ne saisis pas très bien. Mais vous disiez aussi « le coût ». Le coût ? Vous voulez parler de la bizarrerie des formes langagières dont vous parliez, exigées par la communication technoscientifique. Ou, si je comprends bien votre scepticisme, des formes langagières auxquelles cela condamne ?
- Ah ! Vous trouvez aussi ?! Mais, bof ! Il y a bien d'autres idiolectes s'écartant de la parlure commune, des rappeurs aux philosophes, de Stéphane Mallarmé à San Antonio... Non, ce coût apparaît plutôt dans l'impasse d'une philosophie de l'esprit comme celle de David Chalmers (2010) qui s'étonne ne pas pouvoir relier les méthodes de raisonnement en il, expérimentales et quantifiées, aux méthodes en je, expérientielles et qualitatives.

⁴⁴⁴ En fait, c'est encore pire s'il ne déclenche que de l'indifférence.

- Allons bon ! Qu'est-ce que cette philosophie de l'esprit vient faire ici ? Avouez quand même qu'il y a de quoi être surpris d'en arriver là après être passé par vos « scientométrie », « impersonnalisation » et autres « ergativation pronominale »...
- C'est que dans la philosophie de l'esprit, autour de la question des qualia, on voit bien une spectaculaire ligne de front entre méthodes de connaissance en il impersonnel et méthodes de connaissance en je, ligne redoublée par celle entre matérialistes et spiritualistes.
- Qualia, quoi qu'il y a là ? Encore un de vos mots de jargon !
- Très drôle ! En fait, c'est une vieille affaire : qualia, c'est la façon courte de dire que nous ne savons pas vraiment comment l'esprit passe d'une perception (physique, comme une couleur, un son, voire une valeur, une nuance, un timbre, une fragrance...) à un ressenti dans le for intérieur (la douceur, la délicatesse, la stridence, la puanteur...)
- Je vois. Mais que faire de ces qualia ? Ils ont l'air un peu évanescent, non ?
- Effectivement. Ils, ne peuvent s'appréhender autrement que par l'expérience, directement par la conscience ; ils sont privés, ne peuvent être communiqués et sont intrinsèques sans propriétés relationnelles... Les qualia n'existent pas, répondent certains physicalistes ; non, ils ne sont encore qu'indétectables avec notre appareillage neuroscientifique actuel, ou nos protocoles, mais vous ne perdez rien pour attendre, corrigent d'autres⁵.
- Positions guère éclairantes pour votre question de départ...
- Faut-il pour autant tomber dans le spiritualisme où semble conduire l'ineffable de telles expériences ? Vraisemblablement pas. Il suffit pour ça d'introduire une petite dose de doute pragmatique, de reprendre cette question des qualia à la lumière de l'intersubjectivité.
- Intersubjectivité ? Mais c'est vous-même qui venez de définir ces qualia en les disant privés, incommunicables.
- Ça va vous agacer, j'en suis certain, mais je voudrais vous rappeler un concept développé par Charles S. Pierce, le qualisigne. C'est un signe qui n'est qu'une qualité (quelque chose comme la « verdure », à la fois indépendante de celles, matérielles, d'une feuille, d'un vitrail ou d'un arc-en-ciel et commune à tous ces verts, ou comme la « chaleur », à la fois indépendante de celles, matérielles, d'un incendie, d'un coup de soleil sur la peau ou d'un piment oiseau antillais dans la bouche et commune à tous ces percepts).
- Est-ce que vous voulez dire que les qualia sont des qualisignes ?
- Pas tout à fait, mais c'est bien rapproché ! J'en parle ici pour évoquer une observation ethnologique éclairante dans laquelle le qualisigne se voit pourvu d'une fonction socialisante, observation tirée de *The Fame of Gawa* l'étude classique de l'Américaine Nancy D. Munn sur la manière dont se crée la valeur (pratique éminemment sociale) sur l'île de Gawa.

⁵⁵⁵ Un exemple parmi de nombreux autres de cet optimisme optatif : Roger Orpwood (2017) qui cherche la preuve d'une association entre activité électrique neuronale et production de *qualia*.

Les hommes de cette île de la côte de Papouasie Nouvelle-Guinée participent à un large réseau, jusqu'à des îles parfois très lointaines en Océanie, réseau d'échanges de ces cadeaux (le Kula) ⁶ par lesquels s'établit le prestige, le statut hiérarchique des individus, échanges complètement distincts des transactions commerciales que pratiquent aussi les Massims, bien entendu. L'innovation de Nancy D. Munn a consisté à comprendre comme *des qualisignes de valeur des qualia* associés à des pratiques structurantes de la société massim, le jardinage, la navigation, la sorcellerie, etc. Ainsi, le *qualisigne* de flottabilité est-il ce qui guide le geste artisanal, dans toutes les étapes de construction d'une pirogue monoxyle, du choix de l'arbre à son creusement en passant par son abattage. Or cette flottabilité, affaire du for intérieur pour le constructeur, est aussi conventionnalisée dans une société insulaire où les déplacements maritimes sont cruciaux : de qualisigne, la flottabilité devient *qualisigne* de valeur. Par l'objet lui-même, son fabriquant génère de la valeur, de la différence : il modifie sa perception de lui-même et celle des autres membres de la communauté à son égard, voire il change son statut hiérarchique, ; mais en outre il sémiotise des objets matériels. Dans l'arbre, il a en effet pressenti non seulement la pirogue mais aussi le qualisigne de sa flottabilité; or, ce qualisigne valorisé par lui et par sa communauté, conventionnalisé, perçu par tous dans la pirogue achevée, acquiert le rang d'emblème de la valeur de celui qui l'a creusée. Les qualia existent bien, mais ne sont accessibles que par de tels processus où l'expérience impartageable trouve néanmoins un écho intersubjectif, plus ou moins fortement codifié par le groupe social.

- Ben là ! Vous exagérez avec votre vagabondage et votre flottage ! En quoi creuser une pirogue, aussi loin conduise-t-elle sur les flots océaniques, a-t-il la moindre pertinence pour les thèmes « accueils, échanges, sociétés » et pour la singularité que se cherche l'Institut Jacques-Couture ?
- Je vous rappelle que face à la communication scientifique en *il* impersonnel, on tente de diriger le regard vers d'autres formes de discours scientifiques qui ne cherchent pas à l'éliminer mais à résister à sa prétention hégémonique. La science en *il* impersonnel est-elle vraiment si objective, si neutre ? Même si c'est ce que tout l'appareillage rhétorique décrit au début voudrait imposer, même si semble frontale l'opposition entre méthodes en *il* impersonnel, expérimentales et quantificatrices, et méthodes en *je*, expérientielles et qualitatives, et même si semblent irréconciliables les positions physicaliste et spiritualiste, bien des observations de la communication scientifique réelle poussent plutôt à déplacer la question, à considérer le processus global, à rendre son importance à la dimension intersubjective, à l'échange.
- Justement ! Ne disiez-vous pas vous-même que cette science en *il* impersonnel que vous semblez trouver impérialiste a introduit une boucle rétroactive, une intersubjectivité donc, avec le processus d'évaluation ?

⁶ Depuis la discussion entre Bronisław Malinowski et Marcel Mauss, on sait que le réseau du Kalua ne se confond nullement avec celui des échanges de marchandises.

- Bien vu ! Mais la science en *il* impersonnel a-t-elle entièrement apprivoisé cette intersubjectivité en faisant de l'évaluation une partie intégrante de son processus ? En configurant l'échange de manière asymétrique (évaluateur/évalué) ? Ce passage par le *qualisigne de valeur* incite à répondre « sans doute pas ».
- En tout cas, on peut bien ressentir le moteur personnel derrière une recherche qui se présente avec toutes les apparences de la neutralité.
- Vous êtes donc d'accord avec moi : dans ce créneau « accueils, échanges, sociétés », difficile de faire comme si expérientiel et qualitatif n'avaient pas leur place, voire une vraie légitimité de méthode.
- Je ne dis toutefois pas de se dispenser de méthode en *il* impersonnel...
- C'est bien pour ça que je parlais tout à l'heure d'autres formes de discours tolérantes au *il* impersonnel. Mais je voudrais aller un cran plus loin puisque depuis plusieurs décennies on étudie ce qu'on pourrait nommer la communication scientifique en *tu*.

Déjà l'étude de William D. Garvey (1979) *Communication, The Essence of Science*, quoique encore compatible avec la scientométrie, n'en allait pas moins être non seulement très attentive aux rôles respectifs de la prépublication, de la publication en revue spécialisée (compte tenu de sa notoriété), de l'effet du texte dans la communauté scientifique (les rétroactions provoquées) et de la fonction de médiateur du bibliothécaire, mais aussi les considérer ensemble, comme autant de phases d'une même pratique. Garvey réconciliait l'expérience immédiate des chercheurs avec la prise de conscience du caractère déterminant de la communication dans l'activité scientifique ; il permettait d'identifier les différents types de communication auxquels devait recourir le scientifique tout au long de l'avancement de sa recherche. Or un tel déplacement de l'attention sur la communication mettait en lumière des pratiques informelles qui n'apparaissaient pas sur les radars du processus d'évaluation formelle : discussions, visites, échanges de courriels, etc. Faut-il rappeler que l'internet trouve justement son origine dans la nécessité de tels échanges ?

Parallèlement, depuis le début des années 1970, la sociologie de la recherche parlait de « collèges invisibles » pour désigner de tels réseaux informels de discussion⁷⁷⁷. Au lieu d'aborder la question à traiter sous son angle encyclopédique, celui des acquis préalables (le fameux « état de la question »), mais sous celui des problèmes qui restent, des zones floues, des débats en cours, le chercheur accepte de plonger dans l'incertitude. Ce qui incitera des sociologues à étudier aussi bien les communications scientifiques que la microsociologie de la vie des laboratoires⁸⁸⁸.

⁷⁷⁷ Cf. Diana Crane (1973) sur les « collèges invisibles » qui servent de réseaux de diffusion de la connaissance dans les milieux de la recherche scientifique. Il s'agit là du travail pionnier d'une sociologue qui devait plus tard s'intéresser à bien d'autres objets, comme la peinture abstraite ou la mode.

⁸⁸⁸ C'est notamment le cas de l'ouvrage *La Vie de laboratoire : la production des faits scientifiques* (1988) de Bruno Latour et Steve Woolgar – la version originale parue en anglais aux États-Unis datait de 1979. C'est le même Bruno Latour qui, avec Michel Callon, devait rendre disponibles, par une anthologie en français, les principaux travaux sur la sociologie des sciences de langue anglaise : *La science telle qu'elle se fait* (1991).

- Bon, d'accord. Mais on pourrait dire que toutes ces pratiques de discussions préalables sont des étapes pour en venir à la vraie communication scientifique, visant généralité, permanence, certitude, neutralité, impersonnalité. Je vous accorde que ce ne sont pas des scories; mais y a-t-il là mieux que des brouillons préparatoires visant l'objectivité invariante ? Je ne suis pas sûr.
- Au lieu de n'y voir que scories ou brouillons, elles mettent à jour l'importance de choses étrangères à la science selon Aristote. Alors que tout ce que vous dites, généralité, permanence, certitude, neutralité, impersonnalité, se fonde bien sur la recherche de la stabilité, de l'invariance, une autre conception de la science s'impose dans laquelle la variabilité ne se réduit plus à un effet malencontreux d'une expérience mal menée (ce qui présuppose une invariabilité primitive, fondamentale) mais fait partie, intrinsèquement, constitutivement, des systèmes dynamiques.
- Maintenant que vous m'y faites penser, moi aussi, j'avais trouvé très intéressant le bouquin d'Ilya Prigogine et... ?!
- Isabelle Stengers, oui : *La Nouvelle alliance*. Une telle conception ne s'applique pas à la seule physique. C'est notamment ce que la problématisation comparée de la vigilance et de l'attention incite Natalie Depraz (2014) à faire, en la plaçant au confluent des sciences cognitives et de la phénoménologie. Comment pour une telle exploration éluder la singularité et la variance des expériences de vigilance et d'attention ? Comment parvenir à un éventuel paradigme commun sans avoir intersubjectivement échangé non seulement sur l'expérience balisée mais aussi sur ce qu'elle suscite de ressentis, d'intuitions rendues par métaphores ou concepts, et sur ses descriptions par les membres du groupe qui y participe ? Au fond, pour Natalie Depraz, dans les sciences cognitives, les positions de chacune des personnes, *il* impersonnel, *je* singulier et *tu* de l'échange, ne diffèrent pas quant au contenu « mais par la *façon* dont elles s'inscrivent dans le réseau social. » (p. 418).
- Sans doute. Mais en quoi ce qui a de la pertinence pour les sciences cognitives en aurait pour l'Institut Jacques-Couture, pour « accueils, échanges, sociétés » ?
- Vous ne voyez pas ? Laissez-moi croire que vous n'y mettez pas de la mauvaise volonté...
- Je vous assure...
- En fait, je vous remercie de vos objections. Elles me permettent de formuler ce qui n'était encore qu'assez flou dans mon esprit. Ces trois thèmes tressés impliquent la reconnaissance d'une double altérité, celle de l'Autre et la nôtre propre (nous sommes pour lui nous aussi des Autres), la possibilité d'une reconnaissance symétrique (le *je* de l'Autre vaut bien le mien), voire l'horizon d'un vivre-ensemble (de la simple coexistence à l'étroite intimité). Pour en parler, l'Institut doit être ce lieu où peuvent se tresser trois postures : celle de l'observateur curieux, intéressé mais restant à distance (en tant que *tu*, ce forum accueille par là son *il* impersonnel), celle de la résonance empathique⁹⁹ (en tant que *tu*, il échange avec le *je*) et celle de la résonance du lieu lui-même (mis en vibrations par une même parole, c'est par essais, erreurs, ajustements de tous, *il, je* et *tu* que, avec succès ou pas, peut finalement advenir un *nous*).

⁹⁹ Natalie Depraz donne le coach ou la sage-femme comme exemples d'une empathie comprenant jusqu'aux subtilités du langage corporel de l'interlocuteur.

Références

- Michel CALLON & Bruno LATOUR (sous la dir. de), *La science telle qu'elle se fait : anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, la Découverte, coll. Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques, 1991.
- David CHALMERS, *L'Esprit conscient. À la recherche d'une théorie fondamentale*, trad. Stéphane Dunand, Ithaque, 2010 [1996].
- Diana CRANE, *Invisible Colleges. Diffusion of Knowledge in Scientific Communities*, Chicago, University of Chicago Press, 1972.
- Natalie DEPRAZ, *Attention et vigilance. À la croisée de la phénoménologie et des sciences cognitives*, Paris, PUF, coll. Épiméthée, 2014.
- Sylvie FAYET-SCRIBE, « Chronologie des supports, des dispositifs spatiaux, des outils de repérage de l'information », *Solaris*, n° 4, déc. 1997 – article accessible sur le site de la revue, http://gabriel.gallezot.free.fr/Solaris/d04/4fayet_0intro.html
- Sylvie FAYET-SCRIBE, *La Table des matières*, Paris, éditions du Panama, 2007.
- William D. GARVEY, *Communication, The Essence of Science*, Amsterdam, Elsevier, 1979.
- Rostislav KOCOUREK, *La Langue française de la technique et de la science*, Paris/Wiesbaden, La Documentation française/Oscar Brandstetter Verlag, 1982.
- Bruno LATOUR, *L'Espoir de Pandore : pour une version réaliste de l'activité scientifique*, trad. Didier Gille, Paris, la Découverte, coll. Armillaire, 2001.
- Bruno LATOUR & Steve WOOLGAR, *La Vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, trad. Michel Biezunski, Paris, la Découverte, coll. La découverte-poche. Sciences humaines et sociales, 1996.
- Nancy D. MUNN, *The Fame of Gawa. A Symbolic Study of Value Transformation in a Massim Society*, Durham, NC, Duke UP, 1992 [1986].
- Roger ORPWOOD, « Information and the Origin of Qualia », *Front. Syst. Neurosci.* [*Frontier in Systems Neuroscience*], 11:22, 2017. doi: 10.3389/fnsys.2017.00022
<https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fnsys.2017.00022/full>
- Pierre OUELLET, *Voir et savoir : la perception des univers du discours*, Candiatic, Éditions Balzac, 1992.
- Derek John de Solla PRICE, « A general theory of bibliometric and other cumulative advantage processes », *Journal of the American Society for Information*, vol. 27, n° 5, septembre 1976, p. 292–306
- Derek John de Solla PRICE, « Citation Measures of Hard Science, Soft Science, Technology, and Nonscience », in Carnot E. Nelson & Donald K. Pollock (eds.), *Communication among Scientists and Engineers*, Lexington, Mass., D.C. Heath & C°, pp. 3–22, 1970.
- Ilya PRIGOGINE & Isabelle STENGERS, *La Nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, 1979.